

LE MOIS LE PLUS CRUEL

Le roman policier au Canada

Tout d'abord quelques précisions sur ce genre littéraire particulier qu'est le roman policier. Les notes que j'ai prises sont tirées d'un ouvrage très complet : « Le roman policier en Amérique française » de Norbert Spehner. Ce genre débute au début du 19^{ème} grâce à l'engouement des lecteurs de plus en plus nombreux pour ce genre populaire très apprécié. Le modèle pour le roman québécois reste « Les mystères de Paris » d'Eugène Sue. Suivent les grands noms du genre : Maurice Leblanc, Gaston Leroux, Marcel Allain et Edgar Poe.

Ils suivent tous le schéma traditionnel : une énigme à résoudre, une enquête, des preuves et indices et, bien sûr un héros doté d'une intelligence peu commune et d'un sens de la déduction et de l'observation remarquable ! La résolution est toujours morale, c'est le triomphe de la raison et de l'intelligence. Peu à peu ce schéma va s'enrichir et devenir plus personnel et original selon les auteurs.

Après cette 1^{ère} période suit aux USA une autre école :

celle de la prohibition et de la dépression. Apparaît alors l'anti-héros : alcoolique, jouant du coup de poing ou du coup de feu avec bonheur et s'affranchissant des lois au besoin. La ville devient une jungle où le crime est omniprésent. C'est l'époque de James Ellroy et au Québec de Jacques Bissonnette et de Benoît Dutrizac.

Après la seconde guerre mondiale, dans le roman policier on centre tout sur la victime ; traquée, menacée, violentée, elle cherche par tous les moyens à comprendre ce qui lui arrive et à fuir pour préserver sa vie. C'est Patricia Highsmith, Boileau Narcejac et aujourd'hui encore : Mary Higgins Clark.

Dans les années 50 apparaît le policier procédural ou roman de procédure policière. C'est souvent l'œuvre d'anciens policiers. On assiste dans un commissariat au déroulé de l'enquête et de la procédure. On y découvre le quotidien des policiers. C'est John Creasey, Ed Mac Barn ou Nicolas Freeling. Ce genre est inexistant au Québec.

Arrive ensuite le roman noir américain ou purement français. Ils sont très difficilement exportables car ils mettent l'accent sur la critique sociale : le racisme, la violence urbaine, l'exclusion, la toxicomanie. Leur seul point commun est de vouloir faire bouger les choses.

Enfin nous arrivons au polar contemporain caractérisé par sa très grande variété liée au fait qu'il pique dans tous les registres précédents. C'est Thomas Harris avec « Le silence des agneaux ». On y trouve : l'enquête, les éléments du roman noir dont la violence et un suspense très efficace. Dans les années 80 apparaît le roman régionaliste. Le sujet quitte les grandes métropoles : New York, Londres, Paris ou Los Angeles pour s'installer à la campagne dans de petites villes, et même aux USA dans des réserves indiennes avec Tony

Hillerman, voire dans des pays improbables comme le Canada !! En effet jusqu'alors les auteurs canadiens se dissimulaient derrière leurs noms anglais et situaient de préférence leurs romans en Angleterre ou aux USA de peur de ne pas être pris au sérieux !!!

Il faudrait aussi mentionner le «Court room novel» ou roman de palais de justice ex : « Perry Mason » de Erl Stanley Gardner, mais ce genre n'existe pas au Québec. Par contre le « Serial Killer » lui est très présent dans la fiction québécoise.

Enfin, je terminerai par le polar historique qui depuis les années 2000 a le vent en poupe, il est encore assez rare au Québec mais devrait se développer dans les années à venir.

Quand Caïn tua Abel il était bien loin de se douter qu'il venait de construire un archétype pour un genre littéraire à venir en plaçant les 3 éléments essentiels : le crime, le coupable, sa victime et la loi.

Au Québec : en 1969, 32 récits se passent au Canada, mais 12 seulement sont écrits par des auteurs canadiens. En 1984 on a 262 titres mais sans précision sur les auteurs qui restent majoritairement anglais ou américains. En 1996, 2 à 3000 titres écrits cette fois par des auteurs canadiens, donc progression évidente... Néanmoins, si on écrit au Canada des romans policiers depuis le début du 19^{ème}, sa réelle émergence, spécifique et différente des romans américains, anglo-saxons, britanniques et australiens, ne date que d'une dizaine d'années seulement. Le plus ancien, de 1817, est : « L'étranger mystérieux » de Walter Bates, publié aux USA et en Angleterre et attribué à un écrivain canadien. Une femme : May Agnès Fleming écrit, sous le pseudonyme de Cousin May Carlton, 47 romans à sensation. En 1876, Mary Leslie écrit elle aussi, sous le pseudo masculin de James Thomas Jones, une love story canadienne inspirée d'évènements réels (une enquête criminelle), qui se déroule dans l'Ontario. Cela fait scandale et le livre est retiré de la vente. Entre 1880 et 1920, c'est aux USA, l'épopée de la police montée avec pour décor le Northern, les Rocheuses, le Yukon et le Klondike. Devant le succès américain des « Monties Novels », les canadiens décident de rapatrier chez eux des héros qui leur appartiennent. Pendant très longtemps, à cause de leur nom et parce qu'ils n'avaient pas intérêt à s'afficher comme canadiens, on a confondu les écrivains canadiens avec les écrivains anglais ou américains. C'est d'ailleurs pour cela que Spehner a entrepris des années de recherches pour écrire les 2 volumes du « Roman policier au Canada », ça n'avait jamais été fait.

Aujourd'hui être canadien n'est plus un handicap et les actions se situent dans les diverses provinces. Il y a même des écrivains américains qui situent leurs romans au Québec comme Kathy Reichs. Une partie seulement des romans canadiens a été traduite en français ; quelques-uns au Québec et la majorité en France ; peu à peu les traductions se font de plus en plus nombreuses.

LOUISE PENNY

Elle naît à Toronto – province de l’Ontario - le 1^{er} juillet 1958. Elle fait des études à l’université de Ryerson dont elle obtient un diplôme (?) en 1979 avant d’entamer pendant 18 ans une carrière d’animatrice et de journaliste à la radio CBC. A 35 ans elle reconnaît publiquement avoir un problème d’alcoolodépendance, qu’elle parviendra à résoudre. C’est à cette époque qu’elle rencontre son futur mari : Michael Whitehead, chef du service d’hématologie de l’hôpital pour enfants de Montréal. Elle démissionne alors de son poste pour se lancer dans l’écriture ; hélas, pendant 5 ans c’est le syndrome de la page blanche. Elle déclare : « J’essayais d’écrire le meilleur des livres pour mon père, pour ma mère, pour mes collègues »... Mission impossible... La délivrance arrive lorsqu’elle quitte Montréal pour la région de Sutton. Là, elle se construit un réseau d’amies, d’artistes, d’écrivains, de poètes. « En voyant ces femmes magnifiques, je me suis dit que je ne voulais pas mourir sans faire ce dont je rêve depuis l’âge de 8 ans, simplement parce que j’avais peur ! » On est en 2005 et elle écrit alors un livre qu’elle aimerait lire, ce sera : « Still Life », en français : « Nature morte » dont elle dit : « Il n’avait pas à être bon, ni à être publié. Seulement à être terminé ». Elle l’envoie à des dizaines de maisons d’édition qui toutes le refusent jusqu’à ce qu’il soit sélectionné sur la liste du « New blood dagger », un prix britannique qui récompense le meilleur 1^{er} roman policier. Elle obtient le prix et ce 1^{er} roman inaugure la série policière qui nous intéresse, à savoir : « Les enquêtes de l’inspecteur-chef Armand Gamache », qui se situent dans les Cantons de l’est. C’est la 1^{ère} d’une longue liste de distinctions qui atteint son apogée avec sa nomination pour le « Barry Award » du meilleur roman de crime et mystère de la décennie en assez belle compagnie puisqu’on y trouve : Stieg Larsson (Millenium), Michael Connelly (Le 5^{ème} témoin) et Dennis Lehane (Shutter Island) entre autres. A savoir les plus grands auteurs de policiers des USA (voir feuille jointe).

A aujourd’hui on en est au 11^{ème} roman de notre brave inspecteur : (voir note jointe). La série, traduite en 25 langues fait connaître le Québec partout dans le monde, rafle plusieurs prix et obtient un succès critique et public. Louise Penny a été nommée membre de l’Ordre du Canada en 2013 pour sa contribution à la culture canadienne en tant qu’auteure mettant en lumière les Cantons-de-l’Est au Québec. « Nature morte » a été adaptée au cinéma canadien en 2015.

RESUME

Dans cette 3^{ème} enquête, l’inspecteur Gamache va se trouver confronté à deux situations : l’une touchant un crime flirtant avec le paranormal et l’autre une machination le concernant personnellement. Durant le week-end de Pâques,

comme chaque année, une chasse aux œufs est organisée dans le petit village de Three Pines. C'est alors qu'une étrangère, médium, s'installe au gîte d'Olivier et Gabri, éveillant la curiosité et surtout fournissant à Gabri le prétexte de séances de spiritisme. Une de ces séances aura lieu dans une maison abandonnée, la maison des Hadley qui a déjà connu dans les 2 livres précédents des morts violentes parmi ses propriétaires. La séance sera tragiquement interrompue par la mort d'une des participants : Madeleine Favreau. Est-elle bien morte de peur ? Qui avait intérêt à voir disparaître une personne que tout le monde aimait ? Le paranormal a-t-il un rôle dans cette mort effrayante ? Gamache et son équipe devront répondre à toutes ces questions auxquelles s'ajoutent une violente attaque personnelle de Gamache et de sa famille par les journaux à scandale. Peu à peu, Gamache découvre les petits secrets cachés des uns et des autres. La victime irréprochable a, durant toute sa vie, attiré sur elle les regards, l'admiration et l'amour. Atteinte d'un cancer, séparée de son mari, son statut de victime a réveillé chez une de ses anciennes camarades de classe : Hazel, un besoin démesuré de la protéger et pour ce faire, elle lui a proposé de venir vivre chez elle. Inconsciemment, Mado, au long des jours a conquis Sophie, la fille d'Hazel qui devient ainsi une rivale pour sa mère, Gilles Saindon, un voisin et l'épicier veuf, Mr Beliveau. Tous deviennent d'éventuels suspects y compris Jeanne Chauvet, la médium, qui se révèle, elle aussi, avoir été une ancienne camarade de Mado... Lorsque Mado détournera son regard d'Hazel, elle signera son arrêt de mort. Elle lui a tout pris : les premières places au lycée, l'amour de sa fille, la place à la tête de l'association des femmes de l'église anglicane, et enfin, le seul petit espoir qu'avait encore Hazel de refaire sa vie : Mr Beliveau. Tout au long de l'enquête, les secrets de chacun sont disséqués ; disséquée aussi l'affaire Arnot qui vaut à Gamache une haine farouche de deux de ses supérieurs : Sylvain Francoeur et surtout Michel Breboeuf, l'ami d'enfance qui s'est mué en traître par envie... Ces deux-là ont placé près de lui des informateurs qui épiant, rapportent et compliquent l'enquête. Sophie fera figure de suspecte numéro 1 jusqu'à ce que Gamache dévoile la vraie coupable : « la pauvre Hazel », qui a tué juste pour pouvoir exister une fois au moins dans sa vie. Les méchants seront punis mais les bons pas toujours récompensés, la suite est annoncée car Gamache sait bien : « que certaines choses refusent de mourir ».

LES PERSONNAGES

D'emblée, apparaissent 2 groupes : Les habitants de « Three pines » et l'équipe des enquêteurs. Je leur adjoindrai des « personnages » inanimés, par lesquels je vais d'ailleurs commencer, à savoir : le village et la maison des Hadley.

Le village :

« Three pines » est un lieu hors du temps, là depuis des siècles dans les Appalaches, protégé, caché (p13). Le décor est ainsi planté. Ce village est imaginaire ; il est hors du monde et s'en trouve très bien. Il rassemble à la fois des descendants de colons et des descendants des loyalistes de l'empire uni qui se sont exilés. « Three pines » a ceci de particulier qu'il faut se perdre pour le trouver (p14), et pourtant il est à moins d'une demi-heure de route de Montréal et à deux pas de la frontière américaine (p23). Ce village est constitué de maisons solides de pierres patinées ou de briques rouges. Il y a un parc autour duquel s'organise, d'un côté, les commerces du village et où, de l'autre, ont poussé 3 grands pins aux troncs rugueux qui ont donné son nom au village (p13) et dont nous avons l'explication p232 ; « Three pines » est un refuge. Mais dans ce décor idyllique, comme une verrue sur le nez d'une miss, se dresse la maison des Hadley.

Cette maison a déjà connu 2 meurtres : la 1^{ère} propriétaire, ancienne institutrice du village et la seconde, coach en développement personnel. Pour les habitants, cette maison porte malheur, elle est maudite. A l'abandon, en ruine avec ses volets presque arrachés, ses fenêtres aux vitres cassées ressemblant à des dents, et son écriteau « à vendre » semblable à une pierre tombale, elle a découragé depuis longtemps les éventuels acquéreurs. Cette maison est digne des meilleurs films d'horreur car elle semble vivante. Elle fixe Gamache d'un air froid et défiant (p357) ; l'intérieur, resté tel qu'il était avec les précédents propriétaires est livré à la poussière, aux souris, aux chauves-souris et aux araignées. Il flotte une odeur de moisissure dans les pièces au papier peint décollé avec des traces d'humidité (p78). La cave qui cristallise toutes les peurs (d'autant que Gamache et Clara ont failli y laisser leurs vies dans le 1^{er} livre) a une odeur de crypte où l'on aurait exhumé des personnes mortes prématurément (? p295). Et pourtant, curieusement, l'oreiller garde l'empreinte d'une tête, et dans la salle à manger flotte, pour Gamache, l'arôme d'un repas bien apprêté. Elle lui devient même familière (p488). Clara, Myrna et l'agente Lacoste tenteront bien de la désenvoûter, hélas sans succès. Il faudra attendre la fin du livre pour que son relooking général la transforme tout à fait ; elle sera alors « tirée à quatre épingles » (p506). Elle gémira de plaisir quand on lui retirera des années de décrépitude, de négligence et de chagrin. Le maléfice de l'angoisse et du chagrin sera rompu (p506). Cette maison est bien un personnage à part entière ; elle suscite l'angoisse, réveille les peurs les plus archaïques qui sommeillent au fond de l'homme. Elle parvient à déstabiliser les policiers, et ce sera, au plus profond d'elle, à la cave, où s'était déjà passé un drame, que se dénouera une partie de l'intrigue.

Les habitants de « Three pines » :

A tout seigneur, tout honneur, je commencerai donc par la victime et son assassin.

La victime : Madeleine Favreau née Gagnon, dite Mado. C'est une femme de 44 ans, dotée d'une beauté naturelle, avec des cheveux courts, foncés, des yeux bruns et intelligents. Gaie, elle paraît toujours s'amuser (p21). Elle est charmante, dans tous les sens du terme. Elle est née à Montréal, a vécu dans le quartier Notre dame de grâce, rue Harvard. Elle appartenait à la classe moyenne et a reçu une éducation anglaise ayant eu un père francophone mais une mère anglophone. Elle a fréquenté une école secondaire publique où elle a fait la connaissance d'Hazel et de Jeanne Chauvet. Elle y a été élue athlète de l'année, présidente du conseil étudiant, actrice du club théâtre et meneuse de claque (pom-pom girl). Elle a eu d'excellents résultats scolaires et a poursuivi ensuite ses études à l'université de Queen's. Elle obtiendra ensuite un poste à responsabilité chez Bell Canada. Très appréciée de ses collègues et de son patron, c'est sans doute à cause d'un cancer du sein qu'elle démissionnera de son poste. Elle s'était mariée, n'avait pas eu d'enfant et a quitté son mari, François Favreau, qui en est toujours resté amoureux. Elle a retrouvé, par hasard, (on ignore comment) Hazel, alors qu'elle était en chimio thérapie. Hazel qui avait été sa meilleure amie, lui a proposé de s'installer chez elle, ce qu'elle a accepté. Elle s'est installée, sans rien apporter de sa vie antérieure en dehors, sans doute de ses vêtements. Elle a fait peau neuve, table rase du passé (p140). Selon son entourage, Mado est douée en tout. « Elle excellait en tout, c'était comme ça » (p279). Son pouvoir de séduction n'a, apparemment, jamais rencontré d'obstacle (p281). Clara dit d'elle : « Madeleine était habituée à obtenir ce qu'elle voulait, non par avidité, mais parce que c'est ce qui se produisait toujours ». « Elle vous mettait toujours à l'aise, elle riait beaucoup et savait écouter ». Pour Hazel, c'était son roi soleil : « Elle illuminait chaque vie, elle y arrivait sans effort » (p281) et encore : « Elle était resplendissante, c'était comme vivre trop près du soleil » et encore p364 : « Elle était magnifique, chaleureuse, affectueuse et talentueuse » ; comment voulez-vous que, près d'elle existent les autres ? En fait, Mado, c'est exactement la personne que vous devez fuir si vous avez l'intention d'être heureux. J'oserais presque dire que si elle vous est proche, vous devrez la tuer pour être heureux, car Mado, inconsciemment, prend toutes les premières places par ses dons et en plus elle est gentille ce qui neutralise les conflits et fait que son entourage se culpabilise de n'être pas assez bien pour elle. Sous son charme, outre Hazel, mais j'y reviendrai, sont tombés d'abord Sophie, puis Gilles Saindon, le bûcheron, et enfin Mr Beliveau, l'épicier. Tous, y compris Hazel, l'aiment d'un amour platonique, ce qui donne aussi une dimension particulière à cette femme, qui est aimée comme une déesse, comme un personnage intouchable. Sa présence leur suffit, elle est l'air dont ils ont besoin pour respirer. Mais Madeleine, elle, qui aimait-elle ? On n'en sait rien. Hazel, pour les soins constants qu'elle lui prodiguait ? Pas sûr, elle ne lui a pas parlé de sa rechute cancéreuse, car elle a perçu en elle quelque chose qui se nourrissait de la faiblesse et en créait... (p497). Sophie ? Certainement pas, elle s'en désintéresse dès qu'elle a quitté la

maison, d'ailleurs elle en a peut-être été ravie. Pas Gilles, dont elle n'a même pas soupçonné l'amour, reste Mr Béliveau à qui elle ne dira pas qu'elle va mourir, pour ne pas le peiner et lui laisser encore un peu de bonheur (p59). Madeleine reste une énigme, comme une étoile filante, elle illumine le chemin de ceux qu'elle croise avant de disparaître. A-t-elle eu conscience de la jalousie, de la frustration, du sentiment de médiocrité qu'elle créait chez les autres, pas sûr. Malheureusement, elle paiera de sa vie, les excès d'amour qu'elle a suscités.

Passons maintenant au personnage central, Hazel Lang, criminelle par amour et victime consentante. Elle se décrit elle-même p41 : « femme d'âge moyen, vêtue confortablement d'une jupe de tweed, d'un ensemble pull-cardigan de couleur olive égayé d'un modeste rang de perles autour du cou, on aurait dit sa mère ». Elle parle français avec un fort accent anglais. Elle habitait Montréal, rue Melrose et a fréquenté le même établissement scolaire que Mado, c'est là qu'elles se sont rencontrées. Très forte au basket ball, elle animait aussi le club théâtre où elle a produit la pièce « Comme il vous plaira » de Shakespeare, dans laquelle Mado tiendra le 1^{er} rôle celui de Rosalinde. Elle ne se met jamais en colère (p333) mais, pendant toute sa scolarité, elle s'estimera en compétition avec Mado dont elle est devenue la meilleure amie (p490). Compétition qu'elle ne remportera jamais et dont Mado n'est probablement pas consciente. Cette 2^{ème} place continuelle aura un impact certain dans le dénouement. Après le lycée, les deux amies se perdent de vue et Hazel se construit une petite vie tranquille, modeste, d'une banalité affligeante. Elle a une fille, Sophie, et passe le plus clair de son temps à aider les autres, tous les « pauvres untels ». Sa maison est à ce point remplie de meubles que les visiteurs ont du mal à y trouver une place. De quoi vit elle, a-t-elle travaillé, est-elle divorcée ? Nous l'ignorons. De même nous ignorons comment elle a retrouvé Mado. Dès l'arrivée de cette dernière, après la grisaille sa vie prend des couleurs. Le passage du petit mot caché dans le canapé depuis 20 ans est révélateur (p37). Mado a besoin qu'on s'occupe d'elle et Hazel va s'en donner à cœur joie, car c'est exactement son mode de fonctionnement : se donner de l'importance en rendant les gens dépendants (p491). Seulement, il y a eu un hic, Madeleine s'est rétablie et après avoir comblé la solitude et le besoin d'être utile d'Hazel, elle a repris sur elle son pouvoir en lui prenant ses amis et même son travail à l'association des femmes (p492). Elle signera son arrêt de mort en lui volant sa fille et Mr Beliveau. Lorsqu'elle rentre de la fac, Sophie embrasse Mado avant sa mère. Mado la dépossède de la seule chose qui lui était propre, la maternité (p494), « N'allez pas dans les bois au printemps ; il ne faut pas se trouver entre une mère et ses petits », ce qui est valable pour les ours l'est aussi pour les hommes. Rejetée par sa fille au 2^{ème} plan, elle va mûrir sa vengeance de Noël à Pâques. L'intérêt que porte Mado à Mr Béliveau est aussi la goutte d'eau, ou plutôt d'éphédra qui fera déborder le vase... Elle est la

seule à savoir Mado malade du cœur, elle va s'arranger pour faire venir Jeanne Chauvet qui déteste Mado, et par 2 fois tentera de la tuer avec de l'éphédra. Comme excuse, elle prétend avoir voulu sauver sa fille « il le fallait, elle était en train de s'emparer de toi, elle s'emparait de tout ». Hazel a eu toute son existence une peur panique de la solitude, Mado lui avait fait découvrir le vide de sa vie et l'avait comblé (p493), alors comment accepter d'être à nouveau reléguée au 2^{ème} plan ? « Votre ennemi était de retour et habitait chez vous, mangeait dans vos assiettes et se nourrissait de votre vie » lui dit Gamache, Clara elle déclare : « Qu'il est amer de ne voir le bonheur que dans les yeux d'autrui » phrase tirée de la pièce jouée au lycée, des années après on assiste à une vengeance d'adolescente, Hazel n'a pas pris sa stature d'adulte, elle est à la fois une victime consentante et un assassin par obligation. Si seulement elle avait attendu un tout petit peu le cancer aurait réglé son problème mais ne lui aurait pas épargné le chagrin, un chagrin immense, ravageur, à la mesure de son amour et qui est très bien décrit par l'auteur. En tuant Madeleine, elle se suicide, le vide se crée autour d'elle, on peut imaginer qu'elle ne s'en remettra pas.

Puisqu'une des causes de ce meurtre est Sophie Smith, intéressons-nous à elle. Sophie est une jeune étudiante assez peu sympathique de prime abord. Grande, mince_ après avoir été un peu ronde_ légèrement voûtée, avec un beau port de tête. Sa chevelure est blonde cendrée, elle est assez jolie. Son look évolue avec les diverses modes : piercing, dodue, rousse criarde... Elle est traitée en princesse par sa mère qui entretient son linge, cuisine pour elle, soigne tous ses petits bobos qu'elle multiplie pour se faire plaindre, comme avec l'entorse du roman (p458). Elle obtient toujours tout ce qu'elle veut. La seule chose qu'elle n'obtiendra pas sera Madeleine. En peignoir, elle drague ouvertement Beauvoir, mais a du mal à gérer ses émotions. Elle a été amoureuse de Mado et pour lui plaire n'a pas hésité à aller dans la même faculté, celle de Kingston à 5h de route alors qu'elle était acceptée bien plus près et de fait elle ne rentre qu'à chaque vacance au lieu de rentrer chaque week-end. Elle s'est rendue compte que Mado ne l'aimait pas, et la désillusion a été terrible : (p262) « Mado ne se souciait pas de moi, elle voulait que je débarrasse le plancher ». Elle essaie de cacher cet échec par une attitude désinvolte. Après la mort de Mado, elle est étrangement détendue, sa mère ne la reconnaît pas et la prend pour une possédée (p133) lorsqu'elle s'affale sur le canapé avec un verre de vin en demandant le menu du dîner. Egoïsme forcené, ou chagrin si terrible qu'elle en est presque à s'automutiler (p263) ? Sophie est une amoureuse éconduite qui vit la rupture d'un grand amour, « L'amour n'est pas ombre » dit-elle à Gamache (p459). Elle voulait Madeleine pour elle seule (p459), sa haine explose quand elle imagine que Mado a pu lui préférer un vieillard comme Mr Béliveau, déjà sa mère pour rivale, ce n'était pas évident, mais là il en va de sa féminité bafouée. Elle a pris de l'éphédra en cachette, de

là à en faire une sérieuse suspecte il n'y avait qu'un pas mais sa mère volera à son secours.

Autour de ces trois personnages fondamentaux on rencontre toute une petite communauté qui vit en osmose. Dans ce village atypique on croise une assez grande quantité d'artistes de toutes sortes.

Commençons par les plus célèbres : Clara et Peter Morrow.

Tous deux peintres ils sont installés au village depuis longtemps et connaissent bien Gamache avec qui ils ont collaboré dès la 1^{ère} enquête. Clara, 48 ans, est le cœur de la communauté. Petite, bien en chair, c'est un mélange rare de bon sens et de sensibilité. Pour Gamache c'est un témoin précieux dont l'opinion et le sens du détail compte (p111). Elle parle anglais et adore le jardinage (p113). Clara est bonne, ouverte, elle voit toujours le bon côté des choses ; elle est prête à trouver des excuses, à pardonner et elle voue à son mari Peter un amour absolu et une admiration sans borne. Elle a toujours pensé que sa peinture n'égalait pas celle de son mari jusqu'au jour où, elle a été contactée par un galeriste renommé de Montréal, Denis Fortin qui souhaite monter une exposition de ses toiles. Pour cela il doit venir prochainement voir sa dernière œuvre encore inachevée. Cette toile qui s'avèrera être un portrait de la vierge Marie, en piéta sous les traits de Ruth est une merveille de sensibilité ; au travers d'un visage ravagé, elle a su peindre l'espoir (p509). Ce tournant de carrière éclate comme un coup de tonnerre dans la vie de Peter. Peter Morrow est un bel homme grisonnant, grand, svelte au nez aquilin et aux yeux intelligents ; il a davantage l'air d'un président de banque que d'un artiste. C'est un peintre connu et reconnu dont les tableaux se vendent des milliers de dollars et sont accrochés sur les murs les plus prestigieux du Canada. Il adore sa femme, a encouragé sa vocation parce qu'il n'a pas une seconde imaginé qu'elle pouvait lui voler la 1^{ère} place. Aussi, doit-il affronter ses vieux démons : le manque de confiance en sa peinture et la jalousie. Peter est un être complexe, vivant dans un monde rationnel où l'inexplicable est exclu. Il n'ira pas aux séances de spiritisme, et trouve ridicule l'attitude de Clara. La sensibilité de Clara lui échappe. Face au tableau de Clara qu'il va voir comme un voleur, il est terrassé car il reconnaît voir là « le plus beau tableau qu'il ait jamais vu de toute sa vie » (p65). Clara cherche l'imperfection de son tableau, elle a du mal à croire l'appréciation de Peter, qui de manière perverse souhaite qu'elle le modifie pour qu'il soit moins bien tout en voulant le contraire parce qu'il l'aime (p163). Il essaie de la déconcentrer en lui imposant un dîner à préparer alors qu'elle est en plein travail, manque de chance pour lui, cela aura juste l'effet inverse. Il reconnaît que sa peinture à lui, complexe, profonde, fascinante, n'a jamais été aussi lumineuse que celle de Clara. Finalement, subjugué par la toile de Clara, Peter d'un coup, voit disparaître ses angoisses, ses peurs et sa jalousie, il est enfin capable d'être sincèrement heureux pour

quelqu'un d'autre (p510). Si Clara est au cœur de l'enquête, Peter lui, ne s'en mêle pas. C'est un solitaire qui participe de loin à la vie du village.

La vie du village passe par l'auberge de Gabri Dubeau et de son compagnon Olivier Brûlé. Ces deux garçons, fort différents vivent en couple et gèrent à la fois « Le bistrot d'Olivier » et un gîte très confortable où séjourne Gamache et son équipe. **Gabri** est costaud, imposant, mal habillé, pas rasé, et parfois même, sans dentier, mais d'une hyper sensibilité. Il a parfois la dent dure et peut peiner juste pour le plaisir de faire un bon mot, même s'il le regrette après. Bien sûr il est d'autant plus partie prenante pour les séances de spiritisme qu'il a piégé Jeanne Chauvet comme il l'avait fait avant, avec un joueur de poker pour animer le bistrot (p28). **Olivier**, lui est un garçon élégant, aux cheveux blonds bouclés, parfaitement coiffé, vêtu d'un pantalon de velours côtelé et d'un chandail de cachemire lorsqu'il n'a pas une robe de chambre en soie. Bref, c'est exactement l'opposé de Gabri qui l'ébahit constamment car il le trouve « follement profond et profondément bête » (p66). Envers lui il use souvent de dérision (p122). Gamache adore séjourner chez eux, la table y est bonne et on y entend tous les potins du village. En effet, les habitués s'y retrouvent pour prendre un verre ou manger un morceau quotidiennement et tous deux existent depuis le 1^{er} roman.

Dans ce bistrot on retrouve, totalement absent, perdu, Mr Beliveau après le drame. C'est l'épicier du village, veuf depuis 3 ans il a accompagné son épouse dans sa maladie durant de longs mois. On ne sait pas grand-chose de lui. Il habite une maison agréable, dans laquelle Gamache se sentirait bien (p375). C'est un homme sans histoire, travailleur, néanmoins capable d'ouvrir son épicerie et de fonctionner comme si de rien n'était malgré son chagrin (p326). On ignore comment son amour avec Mado a débuté. Ce qui est sûr c'est qu'elle a changé sa vie qui de terne est devenu joyeuse. Avec elle il ressent pour la 1^{ère} fois après la mort de son épouse « une chose infime qui s'est ravivée en lui et qu'il était certain d'avoir enterré avec elle » (p60). Tout simplement il aimait Mado (p216), platoniquement aussi d'ailleurs « il se moque éperdument de ce genre de chose » (p216), il est prévenant avec elle, il rajeunit (p59). Son chagrin est terrible au point de vouloir mourir comme elle dans la même maison. L'instinct de survie sera le plus fort, la seule victime sera l'oiseau. C'est à cause de cela que ses empreintes se retrouveront sur le ruban des scellés mais très vite Gamache écartera de lui les soupçons. Jamais il ne dit s'être intéressé à Hazel, qui a pris ses rêves pour des réalités.

Une autre habituée du bistrot c'est Ruth Zardo, la poétesse. C'est une femme âgée, également présente dès le début de la série. C'est une grande perche aux cheveux blancs (p11), aux yeux bleus pénétrants et à la peau bronzée en permanence. Elle est vêtue plus ou moins de haillons, jupe en lambeaux avec des bouts manquants (p71) et se moque complètement de son apparence.

Toujours accompagnée de sa canne dont elle peut user comme d'une arme car elle boîte et souffre des genoux et de sa hanche. Elle campe chez elle dans du mobilier de jardin et se fout des contingences. Volontiers grossière, appréciant largement le scotch, misanthrope elle s'invite pourtant partout où elle peut jouer les pique-assiette et joue à ravir à la poétesse maudite. Elle passe sa vie à empoisonner celle des autres : elle casse le lapin de Pâques (p15), donne de fausses indications aux enfants (p69), bombarde les gens avec les œufs en bois (p11). Par ailleurs, elle a un jugement pertinent, elle met en garde Myrna et lui conseille de ne pas se rendre à la maison des Hadley. Lorsqu'elle dit des vacheries, c'est toujours aux gens qu'elle aime bien et la communauté l'accepte telle qu'elle est reconnaissant sa valeur poétique car elle est très célèbre. Curieusement elle a pris sous son aile, si je puis dire, deux cannetons qu'elle traite comme les bébés qu'elle n'a pas eus. Elle les a baptisés : Rose et Lys et affirme que ce sont des bernaches. Elle les a recueillis à peine éclos et Lys, très fragile, ne survivra pas malgré les soins et la tendresse maternelle de Ruth. On découvre alors la profonde tendresse que Ruth a enfouie au fond d'elle. Elle a aidé à l'éclosion de Lys et c'est peut être la cause de sa mort. Depuis longtemps, Ruth savait que la tendresse tue (p425) ; c'est pourquoi elle s'est appliquée toute sa vie à faire l'inverse : remarques tranchantes, retroussement de lèvres, gestes agressifs. Elle a repoussé tous ceux qui lui manifestaient de la compassion, de l'affection, de la bonté et tout cela justement parce qu'elle les aimait et ne voulait pas les voir souffrir. Conséquence : une vie de solitude sans chaleur humaine. A elle seule elle avoue : « Oui, je crois en Dieu, en la nature, à la magie, en l'être humain » (p425). Ses sentiments n'ont pu s'exprimer que dans la poésie et cette poésie qui fera, qu'à l'étonnement général, elle félicitera chaleureusement et réellement Odile, la considérant aux yeux de tous comme digne d'entrer dans le cercle fermé des vrais poètes (p513) et la serrant dans ses bras. Ruth n'a jamais été soupçonnée dans l'enquête, de même qu'une autre amoureuse des mots, la libraire Myrna.

Myrna a déjà accueilli dans sa librairie Gamache dès le 1^{er} roman. Elle est célibataire, noire, massive, sympathique et accueillante. Elle adore la nourriture qu'elle partage volontiers. A l'occasion, elle pratique des rituels de purification qui consiste à faire le tour du village avec un bouquet fumant de sauge et de foin pour réinventer la joie (p166). Elle croit dans les pouvoirs occultes, y compris dans celui des livres dont parfois elle se méfie (p324). Elle philosophe avec Gamache mais en tant qu'ancienne psychologue, elle lui ouvre aussi des pistes sur les motivations criminelles de gens apparemment normaux. Elle protège des secrets et évitent que l'on fasse du mal quand elle le peut (avec le livre sur Sarah Binks). Elle n'a jamais été soupçonnée, elle a même accompagné Clara et l'agente Lacoste dans la maison abandonnée pour tenter de comprendre. Par contre le soupçon a pesé sur le couple suivant : Odile Montmagny et Gilles Saindon.

Odile Montmagny et Gilles Saindon, un couple qui apparaît pour la 1^{ère} fois dans la saga. Odile et Gilles vivent en couple. **Odile** est à l'opposé de Mado et ne peut que craindre la comparaison... La quarantaine, grassouillette aux hanches larges, avec des cheveux teints mal coiffés (p25_208). C'est une femme quelconque qui tient une boutique bio. Elle est folle amoureuse de Gilles depuis le lycée, Gilles qui était le seul à ne pas se moquer d'elle. Après qu'il ait divorcé, elle a réussi l'exploit de le récupérer et compte bien le garder (p61). Elle boit (p61) pour prolonger ses rêves et surtout elle écrit de la poésie pour le malheur de tous. Persuadée de ses dons elle tente de se faire publier et ne parvient à le faire que dans : « Le courrier des éleveurs de porcs » ce qui est assez loin, il faut le reconnaître de Verlaine... (p152). Alors, elle rêve qu'elle reçoit le Nobel de poésie_ rien que ça_ (p62). Bien sûr elle est la cible des sarcasmes de Ruth qui la compare à Sarah Binks (p33), une poétesse qui ne vaut pas grand-chose, ce qu'ignore Odile (p511). Odile sera suspectée car, jalouse de l'intérêt de Gilles pour Mado, elle vend du « ma huang », plante chinoise dont on tire l'éphédra (p441). Finalement, ce sera pour elle une « happy end », ses mérites sont reconnus publiquement par Ruth, car elle a su par son poème : « apporter l'espoir à tous ceux qui sont vieux, laids et imparfaits » (p513).

Gilles Saindon, son compagnon à la barbe rousse, est un gaillard large de poitrine, grand et fort (p26). C'est un gros nounours, un yéti (p223). Il a été bûcheron mais un jour le gros nounours a perçu le gémissement des arbres que l'on abat (p225). A partir de ce jour il a cessé de tuer les arbres utilisant seulement le bois mort pour sculpter des meubles vendus par Odile dans son magasin (p399), une manière de les faire revivre. Les arbres il les aime, les soigne et abrège leurs souffrances lorsqu'ils sont touchés à mort. Il ne pardonne pas à Mr Béliveau d'avoir refusé qu'il abatte son magnifique chêne frappé par la foudre (p399). Ce dur au cœur tendre a succombé comme les autres, au charme de Mado, il en était amoureux comme le ver de terre face à son étoile, il l'aimait à distance, platoniquement. « Madeleine était le genre de femme qu'on adore à distance, jamais je n'aurai imaginé m'approcher d'elle » (p228). Son chagrin est à la mesure de sa corpulence, immense (p228). C'est un être simple, heureux dans la nature, inspirant la joie (p224). Néanmoins sa grande connaissance des arbres et principalement du gingko qui produit l'éphédra, impressionne Gamache. Dans son réquisitoire, à la fin, Gamache dévoile la souffrance muette de ce géant, et lui montre qu'il a deux mobiles possibles : la jalousie vis-à-vis de Béliveau qu'il méprise et la volonté de mettre fin aux souffrances, or, Mado était condamnée.

Un autre suspect potentiel est une étrangère au village : Jeanne Chauvet, née Cummings (p471). A priori elle ne devrait avoir aucun rôle dans cette histoire du fait même qu'elle est étrangère. Or nous allons découvrir qu'elle n'est pas tout à fait venue par hasard et qu'elle connaissait la victime. Jeanne, très jeune

a découvert qu'elle possédait des dons particuliers, qui d'emblée lui ont pourri l'existence. Elle le raconte à Gamache dans le chapitre 21. Au physique, elle a la quarantaine mais c'est une vieille femme avant l'âge (p203), habillée de vêtements démodés. Elle est anguleuse aux yeux gris, semblable à une créature des bois à l'esprit vif, un elfe. Dans la vie ordinaire elle est réceptionniste chez un concessionnaire de voitures (p341). Elle explique très bien son rôle de wiccane : pratiquante, qui n'est en rien une sorcière (p207). Elle est venue car elle a reçu un dépliant de l'auberge envoyé par Hazel, à l'insu de Gabri, qui pour être bien sûre qu'elle viendrait, a ajouté : « Là où convergent les lignes de lay, promotion de Pâques ». Par ailleurs Gamache découvre qu'elle aussi a fréquenté le même établissement scolaire que Mado et Hazel, elle était aussi meneuse de claque. Quand elle arrive à «Three pines » pour se reposer, elle s'y sent immédiatement bien (p336), mais dès qu'elle reconnaît Mado, elle sait que tout va recommencer, qu'elle va essayer à nouveau d'être son amie, qu'elle va réussir à lui voler la vedette. C'est pour cela que voyant la crainte sur son visage à la fin de la 1^{ère} séance, elle accepte la 2^{ème} pour la terrifier et se venger. Elle lui en veut de l'avoir contraint, inconsciemment à trahir sa personnalité réelle et à devenir une autre, dans le seul but de devenir son amie, ce qui n'est pas arrivé (p473). Elle veut lui faire mal (p343) mais elle ne l'a hait pas assez pour la tuer. Sa qualité de médium, en fait un être à part que certains du village verraient bien en coupable ; elle apprendra à Beauvoir qu'il est né coiffé, elle mettra en garde Gamache car elle le voit menacé par un danger.

Deuxième groupe, les enquêteurs :

Impossible de ne pas commencer par la vedette de la série Armand Gamache. Armand Gamache est inspecteur chef de l'escouade des homicides à la sûreté du Québec à Montréal. C'est un homme de 55 ans, solide comme un chêne. Grisonnant sur les tempes et chauve sur le dessus (p112 ,113), raffiné il se parfume au bois de santal et à l'eau de rose (p421). Ayant fait des études à Oxford, il parle anglais comme un britannique tout en étant de langue française. Il est marié à Reine-Marie qu'il adore, ce qui est réciproque. Ils ont deux enfants : un fils Daniel qui vit à Paris avec son épouse Roselyn et leur petite fille Florence (la joie de son grand-père) et une fille, avocate, Annie mariée à David. Pour Gamache sa famille est sacrée, c'est l'équilibre de son existence, pour elle il peut tout sacrifier et n'hésite pas à le faire lors du scandale qui l'éclabousse (p447). D'une politesse exquise, d'un charme légèrement suranné, il aime la vie, c'est un épicurien. Il aime le confort, les antiquités, la bonne nourriture, la poésie, la littérature, la nature et donc le paisible village de Three pines. Gamache est une légende dans la police canadienne (p447). Il est connu pour avoir les meilleurs résultats avec une équipe parfois composée de collègues dont personne ne veut, et c'est, entre autre ce qu'on lui reproche. Gamache croit en l'homme aussi bien pour avoir

récupéré Beauvoir et l'agente Nichol, que pour sonder l'âme humaine et en démonter les rouages afin d'élucider une affaire. Il fait pleinement confiance à son équipe mais garde toujours un œil sur elle et souvent travaille en marge, la nuit ou au cours de longues marches dans la nature. Il est capable de se livrer, principalement avec Beauvoir, il est plein d'empathie même pour les meurtriers. Il comprend le chagrin d'Hazel et en fait une analyse terrible (p137), de même qu'il laisse éclater l'aveu d'amour filial de Beauvoir avant de l'accepter et de lui confier son souhait d'en faire son successeur (p390). Il est effondré de la trahison de son meilleur ami, son presque frère Brebeuf (p452) effondré au point d'être incapable de porter plainte contre celui qui a voulu ruiner sa vie et celle de sa famille à défaut de le tuer. Il met les gens en confiance, les laisse parler, s'intéresse à eux, attire leurs confidences. Il y a toujours une étincelle qui à un moment donné lui donne la solution. C'est le fameux : « oui, mais c'est bien sûr... » du commissaire Bourel. Ici c'est la phrase prononcée par Brebeuf dans l'ascenseur, pas n'importe quelle phrase « Ce sont nos secrets qui nous rendent malades » elle lui prouve la connivence avec Lemieux et lui ouvre une autre porte : c'est le secret de Mado sur sa rechute de maladie qui la tuera, de même que la frustration d'Hazel, cachée au fond d'elle depuis 20 ans l'amènera au meurtre. Lorsqu'on donne à Gamache un os à ronger, il ne le lâche jamais, il ne recule jamais (p444, 474) mais il est aussi sans illusion. Il va jusqu'au bout quitte à briser sa carrière, c'est l'affaire Arnot, quitte à jouer sa vie lorsqu'il descend à la cave, sachant qu'on l'y attend. On lui reproche un orgueil énorme, celui de vouloir sauver les irrécupérables (p389). Il a un regard particulièrement aigu (p198) « déconcertant car à la fois interrogateur et scrutateur » ; pourtant, ce fin psychologue n'a pas vu venir la trahison de Brebeuf, sans doute parce qu'en l'acceptant, il savait qu'il allait perdre une partie de lui-même. Il sait : « que la vérité se cache très loin dans l'âme des gens y compris dans la sienne (p283). Gamache est un concentré de héros policiers. Il est croyant, il a envoyé à son fils le crucifix hérité de son père qu'il gardait comme porte-bonheur, mais c'est une pierre qu'il donnera à l'agente Nichol pour qu'elle enterre ses démons. Le décor de Barnaby, la finesse de miss Marple, l'épicurisme de Maigret, le raffinement et la déduction de Poirot. C'est, selon l'âge du lecteur : le fils, le mari, le père, le collègue attentif et protecteur, l'enquêteur respectueux des suspects que l'on souhaite rencontrer. Gamache fonctionne avec trois moteurs : la loyauté, la droiture et l'honneur. Le revers de la médaille c'est qu'il déchaîne la haine à la même hauteur que l'amour, comme Mado. Arnot, Brebeuf, Francoeur, Lemieux voudraient le voir disparaître, on lui reproche son bonheur familial inaltérable, on lui reproche de se fier à son instinct et d'être aveuglé par ses émotions (p504). Gamache le sait : « certaines choses refusent de mourir » (p505).

Dans l'équipe de Gamache on retrouve tous les collaborateurs présents dans les romans précédents.

Tout d'abord : Jean-Guy Beauvoir. Bel homme, intelligent et sensible dans la trentaine, il pourrait être le fils de Gamache qu'il aime comme un père. Attentif à sa mise soignée, il déteste la campagne avec ses intempéries, sa boue, voire, ses bouses qui bousillent ses chaussures italiennes. C'est un vrai citadin et un amateur de hockey qui soutient l'équipe des Habs de Montréal. Marié à Enid, totalement inexistante dans les romans, il n'a pas d'enfant. Il adore l'imprévisibilité de son travail auquel il se donne à fond, et ce n'est pas un hasard si Gamache envisage de faire de lui son successeur. C'est un rescapé, mis au placard à un poste inintéressant de Trois Rivières, Gamache l'a intégré aux homicides et promu au rang d'inspecteur pour en faire son bras droit. Il a reconnu en lui de réels talents d'enquêteurs mais surtout une affinité avec lui qui fait qu'ils se comprennent à la première parole. Il peut être violent et ne pas maîtriser ses émotions c'est le cas dans le coup d'éclat p388 où il ouvre enfin les vannes de son amour pour Gamache se libérant alors de la jalousie qui le rongait vis-à-vis de Daniel, le fils légitime. Un brin orgueilleux, il adore être idolâtré par Lemieux qu'il instruit comme un grand frère (p116) et là on ne peut pas dire qu'il ait eu du flair. Cartésien, hermétique à la poésie qui le dépasse totalement (p334), il découvre avec terreur qu'il est « né coiffé » (p238), il le vérifie auprès de sa mère (p340) et en est troublé; pour l'instant il ne sait que faire de ce don ; il traite Jeanne Chauvet de sorcière mais est sensible au surnaturel (p116) au point de quitter la maison des Hadley en récitant un ave. Jean-Guy donnerait sa vie pour Gamache sa vie qui de toute façon est entièrement vouée à son travail, fête de Pâques ou pas, le débarrassant d'obligations familiales qui lui pèsent (p 135).

Avec Beauvoir, travaille Isabelle Lacoste, elle aussi présente dans les romans précédents. Discrète, efficace, proche de la trentaine, maman enrobée de deux enfants, elle habille ses rondeurs de vêtements simples, élégants et confortables (p107). Contrairement à Jean-Guy, elle adore la campagne (p167). Elle est sous les ordres de Gamache depuis plus de cinq ans (p161). Elle aussi a été récupérée par Gamache ; ultrasensible lors d'un homicide elle a eu besoin de parler au mort pour l'assurer que le coupable serait châtié, ses collègues l'ayant appris, en ont fait leur tête de turc au point de l'amener à donner sa démission. Juste au moment où elle allait la remettre, Gamache l'a recrutée et a insisté pour qu'elle intègre l'équipe. Il accepte qu'elle reste seule sur les scènes de crime pour parler aux morts (p168, 169). Devant cette maison terrifiante, elle n'hésite pas à requérir l'aide de Clara et de Myrna dont elle sait qu'elles partagent ses croyances car malgré tout ce qu'elle a déjà vu, elle est incapable d'y entrer seule. Elle aussi est totalement fidèle à Gamache, c'est pourquoi elle recherche auprès de Beauvoir la raison de l'acharnement des médias contre lui. C'est un personnage franc, ouvert, sans calcul ni secret.

L'agente Yvette Nichol n'a pas la limpidité de Lacoste loin s'en faut. C'est encore un cas désespéré mais qui, en plus inspire un rejet total à l'équipe. Agée

de 26 ans, c'est une petite rousse coiffée à la Jeanne d'Arc, aux yeux bruns avec des tâches pourpres sur la peau (là où elle se gratte nous précise-t-on). Mince mais avec un visage grassouillet elle est toujours mal fagotée : tailleur pantalon bleu mal ajusté aux revers maculés de boue (p170)... Elle ne sait pas se maquiller, bref, c'est une caricature. Elle est la fille d'un immigré tchécoslovaque : Ari Nikulas qui s'est installé avec toute sa famille au Canada. Mais cette famille refuse de s'intégrer, pour Nichol, c'est une bande de ratés dans laquelle elle n'a jamais trouvé sa place, pas plus que sa mère décédée, alors qu'elle est la seule à avoir réussi (p160). Par-dessus le marché elle peut se montrer brutale avec les suspects, irrévérencieuse avec Gamache et se fout complètement de l'équipe. D'ailleurs, même quand elle est dans l'équipe, elle paraît en être séparée (p243 **lire**), c'est une sorte d'idiote savante. Gamache l'a récupérée à nouveau, après l'avoir virée dans le roman précédent. Brebeuf n'est pas favorable à ce retour mais Gamache insiste (p276) ; il la garde à proximité pour pouvoir la surveiller, pour tout le monde c'est une espionne de la bande à Arnot. Pour Lacoste c'est une catastrophe ambulante : suffisante, boudeuse, égocentrique. Oserai-je dire qu'elle est habillée pour l'hiver, un hiver canadien, bien sûr. Le doute planera sur son rôle jusqu'à la p485, là on apprend qu'elle est aux ordres de Gamache qui lui à donner pour mission : d'exaspérer, de contrarier, de déstabiliser l'équipe afin de piéger les piégeurs (p279) ; ce qu'elle a fait à merveille. Elle sera là pour protéger Gamache, qui lui devra la vie, et démasquer Lemieux, qui la hait, ainsi que Brebeuf. La scène où, en pleine action, elle prend le temps de transmettre à Gamache l'invitation à prendre le thé de son père est inattendue et bluffante. Dans son rôle de leurre elle a été parfaite. Cette jeune femme est en recherche de reconnaissance, d'amour que seul son père lui prodigue. Gamache ira prendre le thé, il l'invitera à enterrer une bonne fois pour toutes ses morts et à rentrer vraiment dans l'équipe en lui donnant la possibilité de croire en elle.

Robert Lemieux est, lui aussi, apparu dans le roman précédent. On ne sait pas grand-chose de son physique, on sait qu'il est jeune, qu'il partage avec Beauvoir l'amour du hockey et soutient la même équipe. Ses parents habitent non loin de Three pines et il déboule dans l'enquête, soit disant par hasard pour en avoir entendu parler chez eux et sans y avoir été invité, ce qui étonne Gamache (p124) mais pas Beauvoir qui s'est mis en tête d'être son mentor. Présent depuis le 1^{er} roman, dans l'enquête précédente il a impressionné Gamache par son intelligence et son enthousiasme, après quoi il l'a recruté. Il a fait l'école de police et y a étudié les enquêtes de Gamache. Mais ce jeune homme a les dents longues aussi lorsque Brebeuf le convainc de l'aider avec de fausses bonnes raisons, il n'hésite pas, son carriérisme prenant le pas sur la reconnaissance éventuelle, il pressent les promotions à venir (p132). Son ambition est sans borne, il se rêve président de la république du Québec, là on est carrément dans la mégalomanie !! (p220). De fait au fur et à mesure, il

prend du poil de la bête (p285), d'obséquieux il se fait d'abord l'égal de Brebeuf avant de prendre sur lui l'ascendant au point d'en exiger qu'il tue Gamache. Il déteste l'agente Nichol qui le lui rend bien et a du mal à maîtriser sa violence (p365, 369). Il n'hésite pas à franchir les lignes notamment lors du 1^{er} face à face avec Gamache dans la cave où il le menace avec son arme. Devant les remarques de Gamache, il donne le change tout en le prenant pour un minable. Gamache comprendra assez vite qu'il est un traître (p305), c'est la fameuse phrase qui trahira Brebeuf : « Savez-vous..... » (p305). Brebeuf, lui, n'a rien vu venir, aveuglé par sa jalousie il est persuadé de le manipuler et envisage, ensuite, de s'en débarrasser (p132) mais face à lui, il découvre un personnage rusé et sans scrupule (219). Cependant, à rusé, rusé et demi, sa rage explosera lorsqu'il comprendra que Gamache l'a percé à jour et l'a neutralisé avec sa pire ennemie. Il est écoeuré par l'empathie de Gamache, lui qui en est totalement dépourvu, supporte mal d'être sous les ordres d'un supérieur qui en déborde. Il sera lourdement condamné, emprisonné pour de très longues années (p500).

Il nous reste à nous pencher sur le traître dans ce qu'il y a de pire : la trahison d'une amitié de plus de 40 ans, la trahison d'un frère, celle de Michel Brebeuf. Il a l'âge de Gamache, ce sont des amis d'enfance. Leur fraternité date du jour où Gamache qui était chez sa grand-mère a appris le décès accidentel de ses parents ; au moment où son monde s'effondrait, Michel lui a posé la main sur le bras et lui a assuré que tout irait bien qu'il n'était pas seul (p500). Il l'a retenu au bord du gouffre où Gamache allait tomber. De ce jour ils ne se sont plus quittés : ils sont entrés dans la police, sont montés en grade ensemble (p131). Ils ont postulé au même poste de directeur, Brebeuf l'a obtenu sans aucune jalousie de la part de Gamache. Ils se sont mariés, Brebeuf avec Catherine, ils ont eu des enfants, Brebeuf : 3 et des petits enfants, Brebeuf : 5 ; les deux couples forment une famille Brebeuf étant le parrain d'Annie, la fille de Gamache. Brebeuf a soutenu, sans faillir Gamache dans l'affaire Arnot. Alors, comment se fait-il qu'une telle amitié ait généré une haine mortelle ? La jalousie, la quête vaine d'un bonheur absolu. (p481, lire) .Voilà ce qui va le conduire à organiser contre son ami une campagne de presse dévastatrice mettant en cause, non seulement Gamache, mais toute sa famille. Ce qui avait pour but de le conduire à la démission et à briser sa vie. Brebeuf lui ressort une vieille citation, usée à force d'avoir été lue : (p 480, lire). Il a jaloué toute sa vie sa capacité à être heureux grâce à sa famille quels que soient les aléas du travail. Gamache n'a pas pris en compte plusieurs manques d'attention qui étaient des signes avant-coureur, il sortira brisé de cet affrontement au point de ne pouvoir porter plainte contre lui et de perdre goût à la vie pendant un temps. Pour une tentative de crime c'est sans doute le mobile le moins vraisemblable qui soit, néanmoins, il conduira Brebeuf à la démission, au départ d'une ville qu'il adorait et surtout à la perte définitive du bonheur.

Gamache restera le plus fort puisqu'il ne parviendra pas à lui en vouloir et restera heureux, malgré tout, ce bonheur ne sera plus tout à fait le même.

On ne peut faire l'impasse sur l'affaire Arnot qui est une intrigue venant s'ajouter à celle du roman. Pierre Arnot était le directeur général de la sûreté. Charismatique, brillant, à l'intelligence vive (p292), il obtenait d'excellents résultats sans trop se préoccuper des moyens employés. Ses subalternes étaient subjugués au point de lui vouer une fidélité absolue. En fait c'était un tyran (p293). Dans les réserves, de jeunes indiens sous l'effet de l'alcool et de la drogue se sont entretués, prévenu, Arnot a, d'abord, donné ordre de ne rien faire, ravi de se débarrasser de cette ethnie avant d'envoyer deux de ses plus proches collaborateurs fomenter des troubles pour permettre à son équipe une extermination en règle. La tuerie a été telle que l'on n'a pu ni dénombrer ni retrouver les corps. Aucune famille indienne n'a porté plainte sauf une mère Cree qui a fait un sit-in avec une pancarte devant ce qu'elle croyait être l'assemblée nationale et qui était en fait le château Frontenac. Tout le monde l'a ignorée sauf Gamache qui s'est trouvé là par hasard. Cette femme lui a raconté la disparition de son fils et des autres, ainsi que toutes les exactions commises par la police (p300, 301). Seul, Gamache s'est mis à enquêter, il a prouvé la culpabilité d'Arnot et de sa bande et les a dénoncés. Traduit devant le conseil supérieur, Arnot a avoué. Devant ce scandale énorme, il a demandé au vu de ses années de service et de son grade de pouvoir faire ses adieux et de se suicider avec ses deux acolytes. Le conseil ayant accepté contre l'avis de Gamache, ce dernier, après avoir mis sa famille en sécurité par crainte de représailles est parti à leur recherche et les a arrêtés, menottés et emprisonnés. Gamache était sûr qu'Arnot ne se suicidera pas, et il voulait un procès pour que la mère Cree reçoive des excuses publiques. Toute la bande a été condamnée à de lourdes peines (p384, 385). Gamache avait été remercié pour avoir sauvé l'honneur de la police par une grosse partie des policiers, mais sa hiérarchie, elle, ne lui a jamais pardonné d'avoir passé outre le conseil et d'avoir trahi l'esprit de classe. Brebeuf l'a soutenu tout au long de cette affaire, mais Francoeur lui voue un ressentiment énorme, mettant un point d'arrêt à sa carrière en ce qui concerne les promotions possibles.

LE STYLE

Ce roman de 513 pages est divisé en 44 chapitres n'excédant pas 20 pages et en général entre 8 et 15 pages. Je me suis amusée à relever les derniers mots de chaque chapitre, c'est intéressant, exemple : peur, terreur, rictus, dévoré, voilà pour les 4 premiers, c'est évidemment voulu par l'auteur pour maintenir le suspense et ça fonctionne très bien.

L'explication du titre nous est donnée à la p407 c'est une poésie de T.S. Eliot. Mai voit s'ouvrir les bourgeons, les premières fleurs qui ne résisteront pas à la

dernière tempête de neige ; Gamache cite p408 un extrait du poème : « Ce gel dessèche les racines et alors il tombe comme je le fais ».

Une fois le livre refermé, quelle impression nous reste-t-il ? Le style de Louise Penny est agréable et sans aucune difficulté de lecture bien qu'il y ait un foisonnement de personnages dont les histoires se croisent au rythme des interrogatoires. L. Penny nous invite à entrer dans ce village pittoresque typiquement anglais et à y rencontrer le microcosme d'une société provinciale atypique. Caractères bien trempés, rumeurs, secrets, meurtres, amitiés et amours et toute une gamme de sentiments tissent la toile de l'intrigue. On y côtoie des drames humains mais aussi l'humour anglais (p254) : « canard au lieu de connard », p331, 332 : « Nichol paraissait avoir été maquillée par un entrepreneur de pompes funèbres rancunier... » et, plus loin : « Nichol, toujours elle, est la seule à pouvoir faire peur à une femme qui gagne sa vie en ressuscitant les morts... » ; p163 : on frappe à la porte et Clara se demande si c'est Dieu mais elle se dit qu'il entrerait sans doute sans frapper, et enfin p468 : les lignes de Lay qui convergent sont entendues par Gabri comme : « ici les cons n'ont pas de verge... ». Avec Louise Penny on est au plus près des habitants, on s'attable devant des plats québécois pour nous étonnants. Je vous propose le menu suivant : Soupe au saumon, pétoncles et crevettes (p17) ; soupe aux lentilles rouges (p379) ; potage de crème de champignons à la coriandre (p242) inévitable agneau rôti et sa sauce à la menthe (p73) ; ragoût de poulet avec des dumplings (boulettes de pâte cuite à la vapeur, frites ou farcies) (p378), toute une série de sandwiches : au pumpnickel (pain de seigle), au jambon à l'érable, croissant au poulet grillé et à la mangue (p121), croissant fourré au rôti de bœuf et au raifort (p244), 2 œufs sur une épaisse tranche de bacon reposant sur un muffin grillé et doré avec une sauce hollandaise (p431). Pour les desserts : Tarte au sucre, gruau à la cassonade (p164), tarte aux poires et aux canneberges (p419), pommes au cari (p379) brownies recouverts d'une épaisse guimauve moelleuse et grillée avec des carrés aux dattes (p381). Si nous sommes loin de la gastronomie périgourdine, je m'attablerais volontiers avec Gamache pour quelques plats. On sent les odeurs, on voit les plats, on salive presque. Elle nous fait également participé à quelques traditions : celle des œufs de Pâques, en bois, décorés pendant l'hiver et cachés dans les jardins le vendredi saint par crainte que les ours ne dévorent les vrais œufs en chocolat (p20), on assiste au goût des québécois pour les déjeuners aux terrasses des cafés du printemps à tard dans l'automne pour profiter du soleil (p197) ; on fait connaissance avec quelques mots de vocabulaire québécois : Tabarnac (juron très fort, insultant), Wicca (spiritualité s'intéressant à la nature), Les bersantes (rocking chair), pauvre toi (malheureux). Elle nous entraîne dans l'éternel affrontement entre les anglais et les français ([lire p134 et 414](#)), affrontement tournant visiblement à l'avantage des français pour l'auteur. Plus sérieusement Louise Penny aborde quelques questions

existentielles comme : le génocide indien avec l'affaire Arnot ; sous couvert de religion et de spiritisme elle pose la question de savoir notre raison d'être sur la terre, et l'importance de l'art et de la poésie. Au travers d'un récit léger et parfois primesautier elle aborde de nombreux aspects philosophiques ou psychologiques :

- la détresse due à la mort d'un proche et les ravages du chagrin (p137 à 141 ; 262 et 375) ;
- la peur et ses conséquences (p199) ;
- les croyances, parties intrinsèques de l'homme (p201) ;
- le concept du proche ennemi énoncé par Myrna (p327 à 330) qui est le nœud de l'intrigue ;
- l'armure d'indifférence pour empêcher que la gentillesse ne tue avec Ruth (p425) ;
- enfin la solitude qui est un thème récurrent (p458 et 506).

En guise de conclusion je laisse la parole à Louise Penny, voici ce qu'elle a déclaré à la suite de la traduction de ses romans: « Je suis si heureuse qu'on puisse lire mes romans en français, dans la langue de mon héros, au sein de cette culture que j'ai choisie et que j'adore. Je me sens chez moi ici au Québec. Les Cantons-de-l'Est forment le cadre de mes romans et de ma vie. Je suis très emballée à l'idée que vous puissiez enfin les lire autant que le reste de la planète. J'espère que vous aimerez lire les romans de l'inspecteur-chef Gamache autant que j'ai aimé les écrire », et quant à moi, autant que j'ai eu de plaisir à vous présenter celui-ci.